

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'081
Parution: 5x/semaine



Page: 23
Surface: 53'819 mm²



Ordre: 1074342
N° de thème: 832.064
Référence: 82656007
Couverture Page: 1/2

Dans la steppe patagonienne, une adolescente se rêve en *gaucho*.
Un conte sensoriel, animiste, chamanique et lumineux

DISPARAÎTRE POUR MIEUX RENAIÎTRE



Face à la jeune rebelle Mora (Lara Viaena Tortosa), la jument Zahorí incarne l'esprit *gaucho* du récit. ADOX FILMS

BERTRAND TAPPOLET

«Zahorí» ► Mora, campée par la convaincante novice à l'écran Lara Viaena Tortosa, est en révolte contre une école s'épuisant chez ses élèves à «remplir des vases» de dates historiques déphasées de leur quotidien et non à «allumer des feux» selon la formule de Montaigne. En un lieu

perdu à la frontière entre Argentine et le Chili, l'adolescente de 13 ans résiste à l'emprise parentale. Celle d'utopistes alternatifs partis du Tessin et s'arc-boutant désormais à une terre austère pour y faire pousser des légumes. Incarnée par Sabine Timoteo, minérale actrice bernoise venue de la danse, la mère intransi-

geante et dogmatique se confronte à la ruine de son rêve d'émancipation, qui n'est plus qu'un jeu d'ombres voyant son couple se déchirer. Pugnace, Mora viendra en aide à son seul ami, Nazareno (magnifique Santos Curapil), archaïque *gaucho* Mapuche au cheval porté disparu.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'081
Parution: 5x/semaine



Page: 23
Surface: 53'819 mm²



Ordre: 1074342 Référence: 82656007
N° de thème: 832.064 Coupure Page: 2/2

Art des contrastes

Loin du mélodrame social attendu pour un tel sujet, *Zahorí* est tout en incidence, décalage, contrepoint. Réalisant là son premier long métrage, Marí Alessandrini se joue des codes du western pour les féminiser. Du quasi-documentaire au drame en passant par le fantastique façon *giallo*, elle aborde pertinemment le retour spectral de l'épouse défunte du *gaucho* sur la chanson «Bambino» popularisée par Dalida. Ses paroles résonnent avec la songerie de l'errant solitaire ensorcelé par le souvenir de la disparue: «Tu rôdes comme une âme en peine / Et tous

Loin du mélodrame social attendu pour un tel sujet, *Zahorí* est tout en incidence, décalage, contrepoint

les soirs sous sa fenêtre on peut te

voir.» Interprété ici par Mina, icône de la pop transalpine, ce tube hanté fait le lien avec les parents de la cinéaste d'origine italienne et russe ayant immigré en Patagonie.

L'écriture cinématographique se veut sans effets ni apprêts. Par une photographie où les scènes nocturnes ressemblent à des eaux-fortes fantomales, on entre de plain-pied dans ce récit d'initiation dit dans la langue aride de la steppe. Il se révèle économe en subordonnées, sans prétention dans son lexique. Entre absurde et étrange, l'instant de l'émotion ressentie est restitué au vif, toujours. Mais toute sa place est donnée au temps pour comprendre, retrouver le souffle de la vie. Jusque dans la mort de l'Autre.

Pour évoquer le destin de ces gens qui ignorent l'ostentation et l'affectation, survivent en attendant leur dernier sommeil entre les rochers, *Zahorí* fait bivouaquer son imaginaire au milieu de nulle part. La cinéaste semble avoir choisi une écriture au diapason de paysages à la fois grand angulaires et menaçants, là où l'on vit souvent privé d'électricité, à l'écoute des bruissements venteux dans les frondaisons, de la chasse au tapir entre les hautes

herbes sur la transe tellurique de tambours nippons.

Tentation de la disparition

Marí Alessandrini maintient le cap de son cinéma humaniste, qui n'exclut pas un burlesque buté à la Aki Kaurismäki. Il voit deux Évangélistes, autoproclamés «soldats de Dieu», se faire jeter de partout, alors qu'ils proposent leur aide. Cela avant, dans la réalité, de régenter les vies, interdisant la pratique du sport aux enfants, enfermant les familles dans un corset de morale stricte.

Contrairement à *Crin-Blanc* (Albert Lamorisse, 1953), récit d'inspiration rousseauiste d'une grande poésie entre un garçon et un étalon que leur caractère indomptable réunit, *Zahorí* – l'équidé du film – n'est pas le cœur du récit, mais son esprit *gaucho* se confondant avec l'infini du paysage. Toute la réalisation, belle et captivante, tend vers la fuite, l'absence et l'effacement éphémère de soi permettant à l'héroïne de résister, pour un temps, à la pression du monde. |

Lire aussi notre portrait de la réalisatrice en page 24.